



STIFTUNG
MOZARTEUM
SALZBURG

WOLFGANG AMADÉ MOZART

LETZTER BRIEF AN LEOPOLD MOZART

4. APRIL 1787

Faksimile der originalen Handschrift
mit einer Einführung von Ulrich Leisinger

Konzerte
Wissenschaft
Museen

IMPRESSUM

Medieninhaber und für den Inhalt verantwortlich: Internationale Stiftung Mozarteum (Schwarzstraße 26, A-5020 Salzburg).
Redaktion: Miriam Pfadt · Satz: Lisa Tiefenthaler, Angelika Wörseg · Digitalfotografie: Josef Kral.

© 2020 Internationale Stiftung Mozarteum.

Alle Rechte vorbehalten. Nachdruck, auch auszugsweise, nur mit Genehmigung der Internationalen Stiftung Mozarteum.

Das Original von W. A. Mozarts letztem erhaltenen Brief an seinen Vater vom 4. April 1787 (BD 1044) konnte im Januar 2020 zusammen mit zwei weiteren Originalbriefen (BD 200 und BD 1091) dank der Unterstützung der W.A. Mozart-Stiftung (Schweiz) für die Bibliotheca Mozartiana der Internationalen Stiftung Mozarteum erworben werden.

Die Drucklegung der Faksimileausgabe wurde ermöglicht durch Zuwendungen der W.A. Mozart-Stiftung (Schweiz) sowie von Christopher und Julie Salmon (Paradise Valley/Arizona).

Originalmaße des Briefbogens: 37,8–38,2 cm (Breite) x 23–23,3 cm (Höhe); Signatur: *DocBD 1044*.

Die englische Übersetzung des Brieftextes erfolgte an der Julius-Maximilians-Universität Würzburg im Rahmen der *Digitalen Mozart-Edition*, einem Gemeinschaftsprojekt der Internationalen Stiftung Mozarteum, Salzburg, und des Packard Humanities Institute, Los Altos/Kalifornien.

Druck: Roser, Hallwang b. Salzburg.

ISBN 978-3-901955-15-0

PRÉFACE

« Comme la mort (si l'on considère bien les choses) est le but ultime de notre vie, je me suis familiarisé depuis quelques années avec ce véritable et meilleur ami de l'homme, de sorte que son image non seulement n'a pour moi plus rien d'effrayant, mais est plutôt quelque chose de rassurant et de consolateur ! Et je remercie mon Dieu de m'avoir accordé le bonheur (vous me comprenez) de le découvrir comme clé de notre véritable félicité. – »

Ces phrases célèbres sont extraites d'une lettre envoyée le 4 avril 1787 par Wolfgang Amadé Mozart à son père Leopold. Elles ont été révélées au public au printemps 1829 lors de la publication de la *Biographie de W. A. Mozart* par Georg Nikolaus Nissen, second époux de Constanze Mozart, trois ans après sa mort à Salzbourg des suites d'une attaque cérébrale. Nissen avait rassemblé avec beaucoup de zèle des documents concernant le premier mari de son épouse, et une grande partie de la biographie est une compilation d'écrits contemporains concernant la vie et l'œuvre du compositeur. Mais leur origine est souvent passée sous silence dans ce livre, de sorte qu'on a bientôt accusé son auteur de plagiat. La source d'information la plus précieuse, qui n'avait jusqu'alors jamais été utilisée, est la correspondance de la famille Mozart, conservée depuis 1787 par la sœur du compositeur, Maria Anna. Peu après son installation à Salzbourg en août 1824, le couple Nissen noue avec elle des rapports empreints de confiance. Auparavant Maria Anna et Constanze n'avaient échangé que quelques rares salutations épistolaires, et ne s'étaient rencontrées qu'une seule fois au cours de l'été 1783, lorsque Mozart s'était résolu à venir présenter sa « chère Constanze » à sa sœur et à son père, qui avait fini par donner, mais à contre-cœur, son consentement à cette union, au mois d'août 1782.

Maria Anna von Berchtold zu Sonnenburg fait alors cadeau de toutes les lettres de son père Leopold et de son frère Wolfgang à sa belle-sœur, et Constanze les remet à son tour en majeure partie à ses fils issus de son mariage avec Wolfgang, Carl Thomas (1784–1858) et Franz Xaver Wolfgang (1791–1844). Pour leur part, ils les lèguent ultérieurement au Dommusikverein und Mozarteum, créé en 1841, ancêtre de la Fondation Internationale Mozarteum. Salzbourg est donc depuis 1858 le lieu dans le monde où se trouve rassemblée la plus grande collection de lettres de la famille Mozart. Cette correspondance constitue une des sources bourgeoises les plus vivantes de la musique et de l'histoire culturelle de l'Europe au cours de la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle. Mais les lettres qui se trouvaient jadis entre les mains de la sœur de Mozart et de sa veuve ne prennent pas toutes le chemin de Salzbourg. Constanze, et plus tard ses fils, offrent en effet des documents originaux à des visiteurs amateurs passionnés de Mozart. Leur choix est minutieux et compte malheureusement des pièces qui, aux yeux du Mozarteum, sont des plus « charmantes », comme les rares lettres adressées par Mozart à Constanze ou à sa cousine d'Augsbourg, Maria Anna Thekla, la « Bäsle ».

Une des lettres extraite ainsi à un moment indéterminé est la dernière missive adressée par Mozart à son père le 4 avril 1787. Dans son recueil de lettres *Mozarts Briefe. Nach den Originalen herausgegeben* (Leipzig 1865), Ludwig Nohl indique que ce document appartient à Josephine Baroni-Cavalcabò, mais celle-ci était déjà morte au moment de la publication. Cette attribution est toutefois parfaitement crédible et nous permet de penser que Baroni-Cavalcabò, héritière universelle de Franz Xaver Mozart, considérait la lettre comme sa propriété per-

sonnelle. Toujours est-il qu'elle ne l'envoya pas à Salzbourg, conformément aux dernières volontés de son amant décédé. Peut-être lui en avait-il vraiment fait cadeau de son vivant ? Dans les années 1840 ou 1850, le médecin Josef Hauer, qui vivait à Öd (Basse-Auriche) et était un passionné de Mozart, fait une copie manuscrite scrupuleuse de cette lettre ; elle est conservée à la Staatsbibliothek de Berlin.

Les amis de Mozart savent que la correspondance échangée entre le père et le fils entre 1777 et 1782 reflète de profondes divergences d'opinion, ce qui a conduit à diverses interprétations psychologiques, en particulier dans l'essai biographique de Wolfgang Hildesheimer, paru en 1977, et dans la biographie de Maynard Solomon en 1995. Le cliché le plus répandu de cette interprétation, très souvent subconsciente, consiste à assimiler Leopold Mozart au Commandeur de *Don Giovanni*, comme dans la brillante adaptation cinématographique de la pièce de théâtre de Peter Shaffer, *Amadeus*, par Miloš Forman.

Avec plusieurs décennies de recul, il est clair que ces interprétations peuvent être l'objet de critiques, car elles ne tiennent généralement pas compte du fait que Leopold a toujours été pour Wolfgang un modèle de référence. Non seulement il avait fait son éducation et l'avait guidé dans sa jeunesse, mais également observé son évolution et sa carrière avec grande attention et admiration et – parfois même – une certaine stupeur. Lorsque Wolfgang était enfant, les rapports entre le père et le fils étaient extrêmement étroits. Lors de la grave crise de 1778, lorsque Wolfgang repousse éternellement la poursuite de son voyage de Mannheim à Paris, l'un et l'autre y font maintes fois allusion, avec regrets. Le 12 février 1778 Leopold se

plaint amèrement que son fils hésite à se rendre à Paris pour satisfaire au moins à l'un des buts de ce voyage : trouver un poste stable à l'étranger ou y gagner suffisamment d'argent pour subvenir aux besoins de la famille :

« Grand Dieu, les moments de bonheur sont passés où, lorsque tu étais enfant et petit garçon, tu n'allais jamais te coucher sans me chanter, debout sur une chaise, *oragnia figatafa* [berceuse sur des paroles imaginées par Mozart lorsqu'il était petit], ni m'embrasser, très souvent, sur le bout du nez et me dire que lorsque je serai vieux, tu me mettras sous un globe de verre fermé, pour me protéger de l'air et me garder toujours avec toi et me rendre honneur. – »

Dans sa réponse du 7 mars 1778, Wolfgang avoue avec quelque retard qu'il suivra les injonctions de son père :

« Après Dieu vient tout de suite Papa, c'était, lorsque j'étais enfant, ma devise ou mon axiome, et le demeure toujours. »

On est porté à croire que les lettres écrites par Wolfgang au cours de l'été 1778 après la mort subite de sa mère, et celles envoyées à Salzbourg peu après son installation à Vienne en 1781, lettres dans lesquelles il se justifie par le menu, sont dues à sa mauvaise conscience et à sa volonté de réconciliation. Mais malgré ces passes d'armes (et un entêtement étonnant des deux côtés), le père et le fils ne se sont jamais véritablement brouillés, à l'inverse de Leopold Mozart et sa propre mère Anna Maria Sulzer, qui allèrent jusqu'à s'assigner en justice.

À l'instar de nombreuses lettres adressées par Mozart à son père au cours de ses années viennoises, celle du 4 avril 1787 commence par des excuses et, cette fois-ci, des regrets. La mère de Nancy Storace, la première *Susanna* des *Nozze di Figaro*, avait en effet omis de remettre une lettre à Leopold, lors de son passage à Salzbourg, alors qu'elle se rendait de Vienne à Londres, où Nancy venait d'être engagée au King's Theatre. Wolfgang est particulièrement mécontent parce que sa dernière lettre de Prague, où il avait dirigé des représentations des *Nozze di Figaro* et reçu la commande de *Don Giovanni*, s'était déjà perdue en cours de route. Puis il passe aux ragots du monde musical : Pendant le Carême, de nombreux amis communs et autres connaissances sont venus à Vienne, dont Johann Christian Fischer, hautboïste et compositeur né en Allemagne. La famille Mozart avait fait sa connaissance en 1765/66 aux Pays-Bas, mais pour l'heure, Mozart revient sur ses souvenirs d'enfance positifs : Non seulement Fischer joue de manière démodée, mais il n'a pas un beau son et aucun goût musical.

Tout à coup, le ton de la lettre devient sérieux et Mozart écrit à son père qu'il a appris par un tiers – nous ignorons de qui il s'agit – que Leopold, contrairement à ce qu'il avait affirmé, serait gravement malade. Dans sa correspondance des dernières années, Leopold s'était en effet rarement plaint de problèmes de santé, mais plutôt de la solitude et du froid en hiver, dans l'appartement de la Maison du Maître de Danse, beaucoup trop grand pour lui seul et son petit-fils Leopold Alois Pantaleon, premier enfant de sa fille Maria Anna, dont il assurait l'éducation.

Les propos de Mozart sont, selon nous, exprimés de façon un peu trop emphatique et l'on recherche

instinctivement ses sources d'inspiration. Mais si on s'attache aux mots-clés qu'il emploie, on est surpris de constater que ses pensées sont aussi originales que profondément ressenties. On ne trouve d'équivalent dans la littérature ni pour l'affirmation que « la mort [...] est le but ultime de notre vie » ni pour la pensée qu'elle est la « clé de notre véritable félicité ».

On a pensé que Mozart était influencé par l'idéal des Francs-Maçons, auxquels il était profondément attaché, au point qu'il avait familiarisé son père avec leurs rites, lorsque ce dernier lui avait rendu visite à Vienne en 1785. Cette hypothèse est étayée par les notions d'amitié et de philanthropie que les membres des loges cultivaient et qu'on peut rapprocher de son affirmation selon laquelle la mort est le « véritable et meilleur ami de l'homme ». De même le signe inhabituel et assez mal déchiffrable ajouté par Mozart après l'abréviation « *Manu propria* » qui suit sa signature, peut-il être interprété comme deux triangles entrelacés. On retrouve par exemple ce symbole dans la lettre « franc-maçonne » adressée le 8 juillet 1785 par Leopold Mozart à Pasquale Artaria, et aussi dans l'annotation inscrite par Wolfgang dans le livre d'or de son ami frère de loge Johann Georg Kronauer, le 30 mars 1787, donc à peine une semaine avant d'écrire la lettre à son père. D'après le musicologue Manfred Hermann Schmid, le Comte Joseph Franz Thun aurait expliqué ce signe dans une communication au sujet de la réforme des loges, en 1784, le qualifiant de « triangle hiéroglyphe maçonnique ; le triangle avec la pointe vers le haut ayant la qualité d'*agens*, celui avec la pointe vers le bas celle de *patiens* [rôle actif et rôle passif, qualités recherchées par les Francs-Maçons]. » Mais il serait trop hâtif de réduire toute la lettre à un condensé des idéaux de la franc-maçonnerie. La franc-maçonnerie,

confrérie et non pas religion, est fortement axée sur le présent. L'idée que la mort est le but ultime de la vie humaine ne saurait donc être qu'une interprétation personnelle et certainement pas un idéal de la franc-maçonnerie en général.

D'autres auteurs pensent que la source principale de la pensée de Mozart se trouve dans *Phédon, ou De l'immortalité de l'âme* de Moses Mendelssohn, car on a trouvé après la mort du compositeur un exemplaire de cette adaptation rationaliste de ce dialogue de Platon dans sa petite bibliothèque privée. En vérité, dans le livre de Mendelssohn, la deuxième des trois conversations se réfère aux réflexions de Simmias, élève de Socrate, qui rappelle en partie ce monde des idées :

« Ma conception de la déité, de la vertu, de la dignité de l'homme et du rapport qu'il a avec dieu ne me laissent plus aucun doute sur sa destinée. L'espoir d'une vie future résout toutes les difficultés et transforme en harmonie les vérités dont nous sommes en quelque sorte convaincus. »

Mais en fin de compte, cette coïncidence se retrouve aussi dans d'autres parallèles littéraires avec cette expression de Mozart, selon laquelle la mort est le « véritable et meilleur ami de l'homme » ; comme par exemple dans les *Pensées nocturnes* (Septième Nuit) d'Edward Young, très prisées en leur temps et publiées pour la première fois dans les années 1740 avant d'être bientôt traduites en allemand :

« Ô Mort ! je t'appelle dans mon cœur, Toi le plus précieux don du ciel ! Le meilleur ami de l'homme ! »

Dans son écrit polémique *De la Peinture de la mort chez les Anciens*, Gotthold Ephraim Lessing développe lui aussi des pensées semblables à celles de Mozart et affirme que l'image de la mort n'a pour lui « plus rien d'effrayant, mais bien plutôt quelque chose d'apaisant et de rassurant » :

« Être mort n'a rien d'effrayant ; et dans ce sens, mourir n'est que franchir le pas vers la mort, donc le fait de mourir ne peut rien avoir d'épouvantable. [...] Est-ce donc le fait de mourir, est-ce la mort qui occasionne la peur ? Que nenni ; la mort est la fin tant souhaitée de toutes ces frayeurs. »

Même si Mozart, dont la culture ne fait pas de doute, a subi l'influence de certains modèles littéraires, il les a assimilés pour formuler des pensées tout à fait profondes et personnelles :

« Je ne vais jamais me coucher sans penser (quel que soit mon jeune âge) que je ne serai peut-être plus le lendemain – et personne parmi tous ceux qui me connaissent ne peut dire que je sois d'un naturel chagrin ou triste. – Pour cette félicité, je remercie tous les jours mon Créateur et la souhaite de tout cœur à tous mes semblables. – »

Nous ignorons quelle fut la réaction de Leopold aux paroles de consolation de son fils. Dans sa dernière lettre adressée à sa fille, les 10 et 11 mai, moins de trois semaines avant sa mort le 28 mai, il écrit : « Je ne vais pas moins bien, Dieu merci, et porte mes espoirs sur un temps plus favorable pour pouvoir prendre l'air. » D'une écriture toujours remarquablement ferme, il note qu'il a des difficultés pécuniaires du fait des grands

frais occasionnés par les médecins, et ne décrit que brièvement certains symptômes de sa maladie (selon toute vraisemblance un cancer gastrique) – une grande faiblesse et des pulsations sous l'estomac. En dehors des salutations adressées à quelques amis communs, les derniers mots adressés à sa fille et à son gendre sont les suivants : « Je vous embrasse tous deux de tout cœur, salue les enfants et suis tant que je vis encore le vieux et honnête père Mozart m[anu] p[ropria] ».

Le 2 juin 1787, Wolfgang confirme à sa sœur qu'il a bien appris la nouvelle de la mort de Leopold : « Tu peux facilement imaginer ma douleur en apprenant la triste nouvelle de la mort brutale de notre père chéri, puisque la perte est la même pour nous deux. – »

Dans son essai biographique de 1977, Wolfgang Hildesheimer s'attache de près à la lettre de Mozart adressée à son père le 4 avril 1787 ; il commence par émettre des doutes sérieux quant à son authenticité avant de la réduire à une simple paraphrase de *Phédon*, si jamais elle devait malgré tout être authentique. Heureusement, sa légitimité ne fait plus de doute depuis qu'on a retrouvé l'original, alors qu'il n'existait auparavant pas la moindre photo de la missive en permettant l'étude. En outre, Hildesheimer trouve curieux que Mozart ne nous ait laissé aucune autre allusion à cet événement primordial, alors que quelques jours plus tard, il compose un poème tragi-comique sur la mort de l'étourneau qu'il gardait en cage. Et Hildesheimer se met à la recherche d'une réaction musicale cachée à propos de la mort de son père, croyant la trouver dans le fait que Mozart a noté dans son propre catalogue d'œuvres la *Plaisanterie musicale* comme étant la première composition après l'annonce du décès de Leopold. Il pense que Wolfgang se moque ici de compositeurs incompé-

tents et pose la question de savoir si « cette idée de composer une plaisanterie musicale après la mort de son père relève ou non du hasard. » Et il y répond immédiatement : « Il nous paraît certain que la disparition de Leopold Mozart, jadis tellement dominateur, a dû déclencher chez son fils une réaction inconsciente ; vraisemblablement un sentiment de libération. »

Cette interprétation, que Hildesheimer considérerait lui-même comme « quasi macabre », est difficilement compatible avec la réalité, d'autant plus que Mozart – comme les musicologues le pensent à juste titre – avait auparavant réagi différemment en d'autres occasions : Ainsi en juillet 1778 après la mort de sa mère et début 1787 après la disparition du Comte Clemens August Hatzfeld, en composant la Sonate en la mineur K. 310 et le Rondo K. 511 dans la même tonalité. Notre connaissance toujours plus précise de l'écriture de Mozart et des papiers qu'il utilisait prouvent que le premier mouvement, tout au moins, de la *Plaisanterie musicale*, a été composé dès 1785/86, et avait sans doute déjà été interprété. Dans son hypothèse oiseuse concernant un conflit durable entre le père et le fils, Hildesheimer omet de regarder une ligne plus bas dans le *Catalogue de toutes mes œuvres* tenu par Mozart, où l'on trouve le lied *Abendempfindung an Laura* K. 523 – une mise en musique émotive, prémonition presque sentimentale de la mort. On constate que Mozart s'était certainement attaché à cette composition quelques semaines avant de l'inscrire le 24 juin dans son catalogue thématique, car dans le petit poème qu'il note sur la mort de son « oiseau sansonnet », il paraphrase un vers de ce lied *Abendempfindung* (« Verse toi aussi / Une petite larme pour lui ».) Mozart semble donc avoir évoqué le souvenir de son père dans sa composition

vocale si intime plutôt que dans la cadence puérole pour violon du mouvement lent de la *Plaisanterie musicale*, dans les appels grotesques et dissonants des cors dans le Menuet, ou l'affreuse cacophonie de ses mesures finales, dont les intentions ou les motivations secrètes demeurent un mystère.

L'identité de la plupart des propriétaires de cette précieuse missive, aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, demeure elle aussi mystérieuse. En 1877, on la retrouve chez le juriste Franz Ritter von Heintl (1796–1881), de Vienne, et plus tard dans les collections du Musée d'Histoire de la Musique de Wilhelm Heyer à Cologne. Puis on en la perd à la suite de quatre grandes ventes aux enchères à Berlin, au cours desquelles le fonds du musée fut dispersé entre 1926 et 1928. Un coffret en carton recouvert de tissu, fait sur mesure, nous permet de penser que le manuscrit passa à une date inconnue entre les mains d'Albi Rosenthal (1914–2004), célèbre antiquaire du XX^{ème} siècle spécialisé dans les autographes musicaux. Finalement, la lettre atterrit aux USA chez Maurice Bernard Sendak (1928–2012). Sendak est aujourd'hui connu avant tout pour ses livres illustrés pleins de fantaisie destinés aux enfants, mais il fut à partir de 1980 également l'auteur de décors et de costumes de théâtre très inspirés.

Il n'est guère étonnant que Sendak ait été particulièrement intéressé par Mozart, puisqu'il considérait le compositeur comme l'un de ses « dieux », à côté de représentants de la littérature comme Heinrich von Kleist et Herman Melville. Il affirma un jour : « Je suis convaincu que si la vie a un intérêt quelconque, c'est pour moi celui d'écouter du Mozart. » Il admirait Kleist expressément pour son sens de la destruc-

tion : « Tout l'œuvre de Kleist se manifeste comme une distorsion de la nature, mais chez Mozart, on trouve un équilibre fondamental et parfait. »

Sendak était un collectionneur passionné, non pas dans le but d'amasser, mais parce que les objets, disait-il, « me rendent quelque chose ... comme des talismans ». Petit à petit, il acquit trois lettres de la famille Mozart : la première écrite au cours du premier voyage en Italie concerne les chanteurs de *Mitridate* (BD 200), puis une lettre de Wolfgang à Constanze, écrite en avril 1789 de Prague (BD 1091), alors qu'il se rendait à Berlin, et comme témoignage primordial – la lettre si importante de Mozart à son père, du 4 avril 1787 (BD 1044). Comme Sendak adorait fréquenter les ventes aux enchères, il envisagea longtemps de mettre en vente sa collection. Mais finalement, les lettres de Mozart et de nombreux livres rares et objets littéraires furent remises au Rosenbach Museum & Library de Philadelphie. The Rosenbach décida donc de vendre les lettres à la Fondation Mozarteum de Salzbourg, avec la conviction qu'une telle démarche serait préférable tant pour leurs propres collections que pour le public. C'est ainsi que les trois lettres purent être acquises en janvier 2020 par la Fondation Mozarteum de Salzbourg et rejoindre ainsi les autres lettres de la famille Mozart dont elles avaient été séparées pendant plus de 175 ans. Comparativement à ce long laps de temps, la pandémie du Corona n'a entraîné qu'un léger retard supplémentaire avant que cette acquisition extraordinaire et si touchante puisse être présentée au grand public.

Ulrich Leisinger

Traduction française : Geneviève Geffray

WOLFGANG AMADÉ MOZART À SON PÈRE À SALZBOURG

Vienne, le 4 avril 1787

Mon tres cher Père ! – –

Je suis très contrarié que, par la bêtise de la Storace ma lettre ne vous soit pas parvenue ; – je vous y écrivais, entre autres, que j’espérais que vous aviez reçu ma dernière lettre – mais que comme vous n’en aviez jamais parlé (c’était ma 2^e lettre de Prague), je ne savais qu’en penser ; – il est fort possible qu’un domestique du comte Thun ait trouvé bon d’empocher l’argent ; – j’aimerais mieux payer deux fois les frais de poste que de savoir ma lettre dans des mains étrangères. – Pendant le Carême, Ramm et les 2 Fischer sont venus ici – le basse et le hautboïste de Londres. – Si ce dernier, lorsque nous avons fait sa connaissance en Hollande, ne jouait pas mieux que maintenant, il ne mérite certainement pas la renommée qui est la sienne. – Ceci entre nous. – J’étais alors à un âge où je ne pouvais porter un jugement – je sais simplement qu’il m’a alors beaucoup plu, comme au monde entier ; – cela semblera bien naturel si l’on tient compte du fait que le goût a extraordinairement changé. – Jouerait-il alors selon une méthode dépassée ? – Mais non ! – il joue, en un mot, comme un misérable élève. – Le jeune Andrè, qui fait ses études auprès de Fiala, joue mille fois mieux – et quant à ses concertos – de sa propre composition – chaque ritournelle dure un quart d’heure – puis paraît le héros – qui lève un pied de plomb après l’autre – et les fait retomber l’un après l’autre sur terre ; – sa sonorité est nasillarde – et ses notes tenues de vrais trémolos d’orgue. Vous seriez-vous imaginé cela ? – Ce n’est pourtant que la vérité – mais une vérité que je n’avoue qu’à vous seul. –

Page 2

J’apprends à l’instant une nouvelle qui m’accable beaucoup – d’autant plus que je pouvais croire, d’après votre dernière lettre, que vous alliez, Dieu merci, fort bien ; – j’apprends maintenant que vous êtes vraiment malade ! – Je n’ai pas besoin de vous dire avec quelle impatience j’attends une nouvelle rassurante de votre propre plume ; – et je l’espère aussi, fermement – bien que je me sois habitué à imaginer toujours le pire en toutes circonstances – comme la mort (si l’on considère bien les choses) est le but ultime de notre vie, je me suis familiarisé depuis quelques années avec ce véritable et meilleur ami de l’homme, de sorte que son image non seulement n’a pour moi plus rien d’effrayant, mais est plutôt quelque chose de rassurant et de consolateur ! – Et je remercie mon Dieu de m’avoir accordé le bonheur (vous

me comprenez) de le découvrir comme clé de notre véritable félicité. – Je ne vais jamais me coucher sans penser (quel que soit mon jeune âge) que je ne serai peut-être plus le lendemain – et personne parmi tous ceux qui me connaissent ne peut dire que je sois d’un naturel chagrin ou triste – Pour cette félicité, je remercie tous les jours mon Créateur et la souhaite de tout cœur à tous mes semblables. – Dans ma lettre (si bien emportée par la Storage), je vous exposais ma manière de penser sur ce point (à l’occasion de la triste disparition de mon excellent meilleur ami le comte von Hatzfeld) – il avait tout juste 31 ans – comme moi ; ce n’est pas lui que je plains – mais plutôt, et cordialement, moi et tous ceux qui le connaissaient aussi bien que moi. – J’espère et souhaite que vous alliez mieux au moment où j’écris ces lignes ; si contre toute attente

Page 3

vous n’alliez pas mieux, je vous prie par de ne pas me le cacher et de m’écrire, ou de me faire écrire, la vérité pure, afin que je puisse aller me blottir dans vos bras, aussi rapidement qu’il serait humainement possible ; je vous en prie par tout ce qui – nous est sacré. – Mais j’espère recevoir bientôt une lettre rassurante de vous, et dans cet agréable espoir, je vous baise, tout comme ma femme et Carl, 1 000 fois les mains et suis à jamais

Vienne, le 4 avril 1787.

votre fils très obéissant
W. A. *Mozart* m[anu] p[ropria] ☒

Page 4

À
Monsieur
Monsieur Leopold de Mozart
Maître de La Chapelle de S.A.R.
à
Salzbourg :

Traduction française: Geneviève Geffray

NACHWEISE UND LITERATUR

Briefe der Familie Mozart

Mozarts Briefe. Nach den Originalen herausgegeben von Ludwig Nohl, Salzburg 1865

Deutsch/Englisch: *Mozart Briefe und Dokumente – Online-Edition*, herausgegeben von der Internationalen Stiftung Mozarteum, Salzburg (<https://dme.mozarteum.at/briefe-dokumente/>, 15. Juni 2020)

Französisch: *W. A. Mozart. Correspondance complète. Édition française et traduction de l'allemand par Geneviève Geffray*, Paris 2011

Wolfgang Hildesheimer

Mozart, Frankfurt 1977

Mozart. Traduit de l'allemand par Caroline Caillé, Paris 1979

Mozart. Translated from the German by Marion Faber, New York 1982

Gotthold Ephraim Lessing

Wie die Alten den Tod gebildet. Eine Untersuchung, Berlin 1769

How the Ancients Represented Death, in: *Selected Prose Works of G. E. Lessing. Translated from the German by E. C. Beasley and Helen Zimmern. Edited by Edward Bell*, London 1879

Moses Mendelssohn

Phädon oder über die Unsterblichkeit der Seele, in drey Gesprächen. Vierte vermehrte und verbesserte Auflage, Berlin und Stettin 1776

Phædon; or, the Death of Socrates. Translated from the German [by J. Cooper], London 1789

Manfred Hermann Schmid

Ein freimaurerischer Geschäftsbrief von Leopold Mozart zur Violinschule, in: *Mozart Studien 5*, Tutzing 1995, S. 213–223

Maurice Bernard Sendak

Who was Maurice Sendak. By Janet B. Pascal. New York 2013

Conversations with Maurice Sendak. Edited by Peter C. Kunze, Jackson/Miss. 2016

Edward Young

Dr. Eduard Young's Klagen, oder Nachtgedanken über Leben, Tod, und Unsterblichkeit. In neun Nächten. Aus dem Englischen ins Deutsche übersetzt [...] und mit dem nach der letzten englischen Ausgabe abgedruckten Originale herausgegeben, von J. A. Ebert, Bd. 3, Braunschweig 1763